

ETIEMBLE

**Essais
de littérature
(vraiment)
générale**

3^e ÉDITION REVUE
ET AUGMENTÉE DE NOMBREUX TEXTES
DONT PLUSIEURS INÉDITS

nrf

GALLIMARD

Pour
GEORGES DUMÉZIL
afin de le remercier
de m'avoir offert quarante années
d'une admiration sans réserve.

AVANT-PROPOS DE LA TROISIÈME ÉDITION

Puisque cet ouvrage sortira bientôt en espagnol dans une version corrigée, un peu augmentée, il m'a paru que les lecteurs français de cette troisième édition devaient bénéficier eux aussi de ces amendements, et des ajouts que j'ai pu mettre au point depuis qu'on a terminé la traduction espagnole. C'est que je ne cesse de relire de grands textes, de découvrir de nouveaux livres, et surtout d'avalier par métier thèses sur thèses, tirés à part sur tirés à part.

Non pas que ces ratures, ces apports, modifient le sens général de ce livre. Plutôt précisent-ils ce que ma vie m'avait appris sur les littératures : j'ai donc amélioré ce que j'écrivais naguère du symbolisme en Chine, en Roumanie, en Bulgarie ; pu confirmer mon espoir de voir un jour les lettres philippines disposer d'une langue autonome pour échapper à la colonisation yanquée ; vérifié, grâce au roman turc de ce dernier siècle, que je n'avais pas tort de mettre au rancart la théorie du roman selon Lukács et Goldmann ; rendu meilleure justice à la cause freudienne.

Enfin, j'ai ajouté ici trois essais qui ne figurent ni dans la version espagnole ni dans celle qui se prépare en persan : l'un traite de certains aspects de la diffusion du haïku et fait (me semble-t-il) heureux pendant à celle du sym-

bolisme (il n'a paru qu'au Japon, dans le texte anglais que je lus à Kyôto lors du premier congrès de japonologie organisé en 1972 par le P.E.N. Club du Japon). Les deux autres sont inédits : l'un traite de Queneau entre Platon et le Tao ; le dernier, que je proposai il y a peu de temps à l'un de nos congrès professionnels, conclut à point nommé cet ouvrage : Comment former des généralistes ? A point nommé, car la principale objection qu'on m'a faite jusqu'ici, la seule à vrai dire, la voici : mais comment faire pour pratiquer l'enseignement et l'étude de la littérature de la façon que vous prétendez qui est la seule adéquate aux circonstances ?

De ma « thèse », je n'ai rien d'autre ici à dire sinon que je viens de l'entendre formulée ces jours-ci à la télé par un homme qui s'y connaît : Marceau. Non pas le général de la Révolution. Non ! Marceau le mime. Parce que son langage est universel, il a pu comprendre, lui, que « l'homme est partout le même ». Voilà ce que m'apprent les proverbes persans, chinois, malgaches, yorubas, créoles ou français, et ces charpentiers des Maldives qui ont de leur côté inventé nos faitages, nos pannes, nos jambes de force, nos entrants. Ces Yorubas encore, qui ont imaginé l'ordalie que mon collègue Jonin étudiait dans le Tristan de Bérout, et retrouva chez ces « nègres ». La littérature générale m'a donc enseigné, chaque jour encore m'enseigne, qu'en dépit de tous les acquêts de la psychologie historique et de l'anthropologie, quelque chose existe, quoi qu'on dise : la nature biologique de l'espèce humaine, qu'aujourd'hui conteste la gauche intellectuelle sans même s'apercevoir que, ce faisant, elle fait le lit des bébés Hitler qui grouillent un peu partout. Que m'importe que les fonctions de Propp ne fonctionnent pas dans les Jatakas ? Elles ne fonctionnent pas non plus dans beaucoup de contes russes. En revanche,

Hedayat a beau être Persan, ses fantasmes ne sont pas moins « encadrés » que les nôtres : lisez sa Chouette aveugle.

Non pas que je croie en l'homme. Simplement, je constate l'homme, et je me demande avec angoisse si les tyrans de tout poil qui le guettent lui laisseront longtemps la permission de chanter : je veux dire, de chanter ce qui lui chante.

AVANT-PROPOS
DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ouvrez La Théorie littéraire de Wellek et Warren : un quart de siècle après tous les comparatistes français, les messieurs-dames à la dernière mode la découvrent enfin, les camelots de la nouveauté ne jurent que par elle.

Louable effort en son temps, le Wellek et Warren, parce qu'au lieu de nous réduire à l'histoire littéraire, il essayait de traiter enfin de littérature ; dès lors, néanmoins, très en retard sur son temps. Bornées aux grandes langues indo-européennes, les bibliographies retardent aujourd'hui d'un quart de siècle, et des trois quarts de la planète. Quant à l'index des noms propres, quels aveux ! Shakespeare à tire-larigot ; Chikamatsu, qui le vaut bien, n'est pas cité une seule fois. Un Jap ! vous pensez, un de ces singes sous-humains, comme en ce temps-là, 1942, on disait aux États-Unis !... On mentionne Ronald S. Crane, honnête professeur, et fort estimable, que j'appréciai voilà trente ans à l'Université de Chicago ; mais Ibn Qotaïba, l'un des grands théoriciens arabes de la littérature, vous pouvez toujours le chercher ! Pas un Ibn au sommaire d'une Théorie littéraire. Oui, que penser d'une théorie littéraire qui néglige les rhétoriques arabes, indiennes, escamote les œuvres chinoises, japonaises ? Qui n'essaie

même pas d'intégrer dans ses aperçus tout ce que nous savons déjà sur les littératures sémitiques, finno-ougriennes, turco-mongoles, malaises ; qui se soucie comme d'une guigne des littératures orales de l'Afrique et de ce qui subsiste des œuvres précolombiennes ; qui disserte du poème et de la versification sans donner aux qacidas, aux rubayat, aux che, au zadjal, au ts'eu, au pantun, au haiku, au waka, etc., ce qui de droit leur revient.

Nos vaillants avant-gardistes se règlent donc sur une boussole qui n'est qu'un vestige de l'impérialisme européen-yanqui ; que ces champions du white man's burden ne comptent pas sur moi pour leur emboîter le pas de l'oie. Le mal blanc, comme disait leur Artaud, n'est pas mon fait.

Aujourd'hui que nous avons accès aux neuvains de Si Mohand, aux lyriques peule et malgache, aux épopées de l'Afrique et du Tibet, aux théâtres pharaonique et malais, nous n'avons plus le droit de nous goberger de ceux qui refusent de mettre au centre du monde les littératures de l'Europe. Dans une Europe bafouée, biffée par la cupidité impériale du Pentagone allié aux Russes, l'eurocentrisme de La Théorie littéraire sonne comme un glas dérisoire.

Pour élaborer LA théorie littéraire avec un article pour de bon défini (Wellek et Warren offrant, au mieux, UNE théorie littéraire, celle de leur petit monde, un tantinet provincial), sans doute faudra-t-il attendre. Toutefois, quand on a passé quarante années de sa vie à ne pas lire les conneries en vogue, afin de s'accorder le loisir de fréquenter les Chinois, les Japonais, les Arabes, les Malais, les Turcs, les Égyptiens, les Tibétains de qualité, n'a-t-on pas le devoir de risquer quelques excursions, ou incursions, ne serait-ce que pour débayer une voie infrayée, pour

stimuler quelques courages? Il faudrait enfin qu'on le sache : du seul fait qu'elle est ce qu'elle est, la littérature japonaise fout par terre, d'un seul coup, et pour toujours, nos théories de l'épopée, ses rapports avec le roman ; du même coup elle rend nulle et non avenue la théorie que Lukács et Goldmann après lui échafaudèrent du roman. Etc.

Toute théorie littéraire qui s'élabore à partir des seuls phénomènes européens ne vaudra pas mieux désormais.

Il faut repartir à zéro. Essayons ¹.

1. Je remercie l'*Encyclopédie de la Pléiade*, qui m'a permis de donner ici une version (un peu améliorée) de *Littératures cléricales* et de *Littératures laïques* (*Histoire des littératures*, t. I), et l'*Encyclopaedia universalis*, qui m'a autorisé à reprendre quelques-uns des essais que j'y ai publiés.

Si je n'ai pas unifié toutes les transcriptions (du chinois, de l'arabe, du sanscrit), c'est afin de manifester que les partis délibérément adoptés par telle encyclopédie ne le sont point par telle autre, et pour plaider *a contrario* en faveur de cette transcription phonétique des noms propres qu'en 1968, dans *Techniques graphiques*, je demandais qu'on adoptât. Voyez *L'Écriture*, Gallimard, « Idées », 1973, p. 145-161.

FAUT-IL RÉVISER LA NOTION DE *WELTLITERATUR*?

Comment n'être point frappé des critiques formulées ces temps-ci contre le concept de *Weltliteratur*? M. Árpád Berczik le compare à un *Monstre-Konzert* et le soupçonne de n'être qu'une forme intellectuelle de l'internationalisme, coupable au demeurant de servir une idée éternelle du beau¹. A ces réserves d'un Hongrois font écho celles d'un Tchèque, M. Jan Mukařovský; lequel voit dans la *Weltliteratur* un événement lié à l'avènement de la bourgeoisie, et qui par conséquent doit être dépassé, parce que, pour « la première fois dans l'histoire de la culture humaine, nous assistons à la genèse d'une littérature vraiment universelle », née de la révolution d'Octobre, et qui condamne enfin la « subordination de la majorité écrasante des littératures nationales aux quelques (soi-disant) *grandes littératures*, source privilégiée de toute initiative créatrice² ».

Ce n'est point parce que ces arguments sont produits par des universitaires appartenant au monde socialiste que nous devons les négliger.

En effet, quand je relis les deux passages des *Gespräche* où l'on parle de *Weltliteratur*, si je peux approu-

ver celui où Goethe admire que cette discipline nous offre l'occasion de nous corriger mutuellement : « in den Fall kommen uns einander zu korrigieren », et loue Carlyle d'avoir si pertinemment jugé Schiller qu'un Allemand ne ferait pas aussi bien, je dois m'étonner que son idée de *Weltliteratur* lui soit venue à l'occasion de jugements superficiels sur quelques médiocres romans chinois et sur quelques chansons de Béranger : les romans chinois étant avant tout si moraux (*so sittlich*) et si peu moraux (*so unsittlich*) les travaux du chansonnier français. Avec M. Árpád Berczik, je contesterais également certaine interprétation par trop naïve de la poésie selon Goethe : « Ich sehe immer mehr dass die Poesie ein Gemeingut der Menschheit ist. » Certes je me réjouis que Goethe ait composé son *Divan* ; mais, pour que la poésie soit un bien commun de l'humanité tout entière, il faut ne considérer que la sensibilité poétique, distribuée en effet équitablement dans l'espèce. Quant au poème, il n'appartient qu'à ceux qui savent et goûtent parfaitement la langue dans laquelle on l'écrivit. L'art langagier universel, c'est la prose la moins poétique³.

Ce qui ne m'empêche point d'approuver Goethe quand il recherche dans la *Weltliteratur* les invariants de toute beauté littéraire.

D'autre part, cette *Weltliteratur* qui fut peut-être un produit de la conscience bourgeoise à l'ère du libre-échange, comment oublierai-je qu'en effet elle prit aisément son parti de l'abaissement ou de la destruction systématique des littératures africaines, indiennes, amérindiennes, malgache, indonésienne, vietnamienne et autres. Comme le libre-échange, l'impérialisme colonialiste est un moment de la conscience

bourgeoise. A une conception généreuse, celle de Goethe, les prêtres, les soudards, les marchands européens ont substitué une situation de fait où la littérature se scindait entre littératures de maîtres et littératures d'esclaves. En ce sens, nos collègues socialistes ont raison. Mais si leur conception de la littérature universelle peut paraître plus ouverte, force m'est de constater que pas un mot de Goethe, touchant la *Weltliteratur*, ne nous autorise à voir en lui un agent inconscient ou conscient de l'impérialisme. Bien au contraire, son exaltation de la *Weltliteratur* condamne implicitement le nationalisme allemand et, du coup, tout nationalisme. Reconnaissons donc que Goethe n'est pas plus coupable de la destruction des littératures amérindiennes que des excès antisémites et antiyiddish de Staline le juif Karl Marx, théoricien du socialisme.

Renonçant au point de vue politique, trop exclusif en l'espèce, revenons-en au langage, puisque nos querelles sont toujours grammairiennes au premier chef. Parce qu'il fut exprimé en allemand (et par quel Allemand!) le concept de *Weltliteratur* est resté marqué, pour certains, de germanocentrisme. On lui oppose, qui la *littérature universelle*, qui la littérature générale, qui la *World literature*, qui la *мировая литература*. Il se trouve même un Espagnol au moins, Guillermo de Torre, pour identifier *Weltliteratur* et *Littérature comparée* quand il se demande « si le seul domaine qui voisine avec celui qu'entrevoit la *Weltliteratur* ne serait pas celui de la littérature comparée ». Pour M. Hankiss, en revanche, la littérature comparée ne traite pas de la production littéraire en général, et se borne aux « recherches relatives à plus d'une littérature nationale ⁴ ». Comme si ce n'était pas assez compliqué, M^{me} Nieou-

pokoieva, de l'Académie des Sciences de l'Union soviétique, identifie littérature générale et мировая литература ce que contesteraient plus d'un champion de la littérature générale ou de la *general literature*.

Plutôt que de trébucher sur les adjectifs accolés à la notion de *littérature* et de paraître plus tard aussi ridicules que les divers tenants du *pouvoir prochain* dans la première *Provinciale*, et si nous admettions, candidement, que l'ensemble des littératures nationales forme *la littérature*, sans adjectif? Pour autant que j'aie compris le programme et les projets de l'Institut Gorki de littérature mondiale tels que me les expliqua notre collègue Anissimov, qui en était alors le directeur, la littérature en question, мировая литература, me semble bien plus proche de la littérature universelle, ou de la *World literature* que de la littérature générale, ou de la *general literature*. Disons également que, pour étudier cette littérature sans adjectif, nous disposons — indépendamment des travaux historiques, sociologiques ou critiques relatifs à chacune des littératures — de la méthode comparatiste, laquelle se subdivise en plusieurs sous-disciplines : histoire littéraire comparatiste, sociologie comparée des littératures, théorie des genres, esthétique générale, littérature générale. Si donc la littérature comparée peut être rapprochée de la *Weltliteratur*, ce n'est point parce qu'elle s'identifie à la *Weltliteratur*, mais dans la seule mesure où elle permet d'y accéder.

Si nous acceptons de nous accorder là-dessus, nous pourrions passer sereinement aux choses sérieuses, et nous demander s'il ne faut pas, au xx^e siècle, réviser la notion de *Weltliteratur* dont nous nous trouvons hériter.

L'orientaliste soviétique N. I. Conrad tient qu'il faut en effet élargir les cadres historiques et géographiques de la littérature comparée, c'est-à-dire de la méthode qui nous ouvre la *Weltliteratur*, et le sinologue James Hightower, de Harvard, pense de même. A la bonne heure! J'ai cru découvrir que, pour comprendre la genèse de la *Chanson de Roland*, et pour juger équitablement les *Légendes épiques* de Bédier, il est au moins très utile de connaître les travaux de Jirmounski sur l'épopée d'Asie centrale, ceux de Rolf A. Stein sur le *Gesar de Ling* au Tibet, les cantilènes du barde oranais Mest'fa ben Brahim, qui pourtant vivait au XIX^e siècle, l'épopée arménienne *David de Sassoun* et pourquoi pas une demi-douzaine d'épopées africaines⁵?

Le temps n'est plus où le savant hongrois Hugo von Meltzl, disciple de Goethe et tenant de la *Weltliteratur*, pouvait encore prôner un *Dekaglottismus* des langues de civilisation : allemand, anglais, espagnol, hollandais, hongrois, islandais, italien, portugais, suédois et français — à quoi il ajoutait le latin; tout le reste n'étant pour lui que *Volklied-Literaturen* ou bien, quand il s'agissait de *Kunstliteraturen*, que littératures trop récentes. Pour qui entrevoit l'étendue, l'ancienneté, la qualité, des littératures sanscrite, chinoise, tamoule, japonaise, bengalie, iranienne, arabe ou marathe, lesquelles avaient produit leurs chefs-d'œuvre ou certains du moins d'entre eux quand la plupart des littératures selon le *Dekaglottismus* ou bien n'existaient point, ou bien balbutiaient encore, cette idée étriquée de la *Weltliteratur* paraît proprement périmée. Observez également que la littérature grecque elle-même est exclue de ce concert, et je ne dis rien de la pharaonique (encore mal connue du temps de Meltzl, mais sans

laquelle désormais allez donc entendre quelque chose à l'histoire du théâtre ou de la nouvelle dans le monde méditerranéen!)

Selon Conrad le Soviétique et Hightower l'Américain, proclamons que la littérature ne peut être désormais que l'ensemble de toutes les littératures, vivantes ou mortes, dont nous avons gardé des traces écrites, ou seulement orales, et ce, sans discrimination langagière, politique ou religieuse.

Remplaçant ainsi la *Weltliteratur* du *Dekaglottismus*, la littérature tout court, sitôt que j'en prends conscience, m'impose hélas une façon de terreur panique, que renforce en moi le proverbe *qui trop embrasse mal étreint*. De quel profit cette ouverture théorique de l'esprit à toutes les littératures, présentes ou passées, puisque l'esprit humain, si gourmand qu'on le rêve, est borné par la durée moyenne de notre vie? Par bonheur, un autre Allemand, Hermann Hesse, a répondu l'essentiel dans *Eine Bibliothek der Weltliteratur*⁶ : d'une part, que nul ne peut embrasser en effet fût-ce l'ensemble d'une littérature, à plus forte raison l'ensemble de la littérature; de l'autre, que chacun d'entre nous, pour devenir un homme accompli, peut et par conséquent doit se construire sa bibliothèque personnelle de *Weltliteratur*. Bref, que pour nous autres déjà, et, à plus forte raison, pour ceux que nous formons, une seule voie reste ouverte dans la *Weltliteratur*, celle des affinités, celle de l'amour : "Er [der Leser] muss den Weg der Liebe gehen, nicht den der Pflicht⁷. »

Que nous soyons arrivés à ce point de l'histoire où la question se pose à chaque homme qui pense, j'en vois une autre preuve dans l'enquête de Raymond

Queneau sur la *Bibliothèque idéale*. Il sollicita plusieurs dizaines d'écrivains, et obtint d'une bonne part d'entre eux qu'ils choisissent sur une liste d'environ 3 500 titres une *bibliothèque idéale* de cent œuvres. Certains refusèrent de répondre, et motivèrent cette décision; Yvon Belaval, par exemple, dans l'esprit de Hermann Hesse : « La bibliothèque idéale est pour moi celle que je lis ⁸. » Ou encore Gaston Bachelard : « Ma bibliothèque idéale est essentiellement *ouverte* ⁹. » Ne parlons point de ceux qui, comme Hervé Bazin, en refusent l'idée même : « Il ne peut pas exister de bibliothèque idéale. L'époque, la nationalité, le goût, le tempérament, la spécialisation obligatoire de la culture n'autorisent aucun dénominateur commun ¹⁰. »

Après avoir dépouillé les 61 réponses qu'il obtint, Queneau dressa le tableau des cent titres. En tête, Shakespeare et la Bible, dans cet ordre, puis Marcel Proust; 60 titres français et 39 étrangers, voilà déjà qui m'inquiète. Ceci plus encore : de ces 39 étrangers, 9 sont écrivains anglais ou américains, 8 appartiennent à la littérature grecque, 6 sont de langue allemande, 6 russes, 4 des auteurs latins, 3 de langue espagnole; l'arabe, le danois, l'hébreu et l'italien obtenant un titre chacun. Vous devinez sans peine que 58 des 61 écrivains qui répondirent étaient français : Henry Miller, Marianne Moore et Frédéric Prokosch représentant à eux trois l'opinion étrangère.

Alcools d'Apollinaire étant par mégarde cité deux fois, au 25^e et au 85^e rang, me serait-il permis de suggérer qu'au lieu de l'un de ces deux *Alcools* on glisse le *Genji monogatari*, le *Hong leou mong*, le *Pançatantra*, les *Jataka*, le *Tzurezuregusa*, le *Tchouang-tseu*, Wang Tch'ong, les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, l'un ou

ETIEMBLE

Essais de littérature (vraiment) générale

Un bon quart de siècle après tous les comparatistes français, les messieurs-dames à la dernière mode découvrent enfin, dans sa version française, la *Théorie littéraire* de Wellek et Warren. Tous les camelots et profiteurs du mot le plus éculé du jargon capitaliste : « nouveau » ne jurent que par ce bouquin vieillot. Borné aux grandes langues indo-européennes, le savoir de cette synthèse en son temps estimable retarde au moins d'un quart de siècle, et des trois quarts de la planète : du Shakespeare à tire-larigot, mais Chikamatsu, qui le vaut bien, cherchez-le à l'index des noms propres! Un Japonais, vous pensez! Au sommaire d'une *Théorie littéraire* pas un *Ibn*, alors que les Arabes ont tant fait à cet égard (Ibn Qotaïba, entre dix), et les Chinois. Que penser d'une *Théorie littéraire* qui en reste à la *Weltliteratur* selon Goethe et ses épigones provinciaux? qui disserte de poésie et de versification sans recourir aux *qacidas*, aux *che*, au *zadjal*, au *ts'eu*, au *pantun*, au *haïku*, au *hain-teny*, au *dwécho*, à la lyrique peule ou malgache, aux neuvains de Si Mohand le Kabyle?

Dans leur progression vers des lendemains qui déchantent, nos vaillants avant-gardistes se règlent donc sur une boussole morte.

Wellek et Warren offrent au mieux une théorie littéraire qui n'est que l'héritage du *white man's burden* : de l'impérialisme blanc. Loin de moi la présomption de présenter ici la théorie littéraire. Toutefois, après quarante ans passés à ne pas lire les sottises en vogue, afin de fréquenter les Chinois, les Japonais, les Arabes, les Tibétains, les Turcs, les Egyptiens anciens, et les Malais d'aujourd'hui, n'a-t-on pas le devoir de risquer quelques incursions, voire quelques excursions, ne serait-ce qu'afin de stimuler quelques jeunes courages, de les orienter vers ce qui pourrait devenir, dans vingt ans, ou quarante, *La Théorie littéraire*. Que du moins on le sache : quiconque prétendra l'élaborer, cette théorie, en laissant de côté la littérature japonaise qui, du seul fait qu'elle existe, jette bas toutes nos billevesées sur le roman et l'épopée, il sera aussi dépassé que le sont aujourd'hui, à cet égard, et Lukács et Goldmann. Ce n'est pas ma faute, on l'avouera, si le roman que Lukács appellerait « réaliste » apparaît au Japon bien des siècles avant l'épopée...

Revue, augmentée de nombreux ajouts (symbolisme en Europe et en Chine, interprétation freudo-marxienne des textes) et de plusieurs essais (sur la diffusion du *haïku*, la formation des généralistes, etc.), cette édition, la troisième en dix-huit mois, m'incite à préparer une éventuelle quatrième : sur le comparatisme chinois, l'idée de *générations littéraires*, le *muett* des Fangs, que de questions passionnées! que de surprenantes réponses! J'y travaille.

ETIEMBLE.